

Violence, paranoïa et perversion dans les sociétés occidentales développées

Reflexions sur “Bowling for Columbine” – film de M. Moore

Eugène ENRIQUEZ* e Teresa Cristina CARRETEIRO**

RESUME:

Le film de M. Moore *Bowling for Columbine* est un analyseur subtil de la paranoïa et de la perversion dont on observe la montée aux USA et dans les principales sociétés contemporaines développées. Ce sont des sociétés où priment l'individualisme, la dissolution des collectifs, la volonté de jouissance à tout prix, la peur et la négation de l'autre. Ces divers points sont explorés par rapport à quatre axes : l'individualisation de la jouissance ; de la jouissance à l'agon et au meurtre ; fétichisation des armes et disparition de la solidarité ; fin et renouveau de la solidarité. En définitive, malgré cette tendance prédominante au rejet de l'autre, il semble qu'une société plus vivable soit possible.

Le film de Michael Moore ` *Bowling for Columbine*` (2002), dans sa sobriété, nous est apparu comme un bon analyseur de la société américaine (USA) actuelle et partant, des sociétés occidentales contemporaines. Il nous incite donc à situer les phénomènes, qu'il nous décrit, dans le cadre de l'évolution politique et sociétal contemporaine à la lumière des apports de la psychanalyse.

Nous avons assisté, ces trente dernières années, à la montée prodigieuse d'un processus qui avait déjà été parfaitement aperçu par A. De Tocqueville (1835- 1840) dans son livre maître « *De la démocratie en Amérique* » : L'individualisation assortie d'une centration sur la défense de la liberté de chacun.

* Professeur émérite de L'université de Paris 7.

** Professeur titulaire de l'Universidade Federal Fluminense, Programa de Pós Graduação em Psicologia, Psychanalyste, Membre du EBEP (Espaço Brasileiro de Estudos Psicanalíticos)

De l'individualisation à la jouissance

Cette individuation (à ne pas confondre avec l'individu qui exprime la singularité de chaque sujet et sa capacité à prendre conscience de ce qu'il est, de la portée de ses actes et de son désir d'assurer le maintien et le développement du lien social) a entraîné la dilution des anciens collectifs et des idéaux qu'ils défendaient.

Chacun se trouve rivé et par voie de conséquence aliéné à soi-même, à ses désirs, à son corps, à sa vie privée. « La culture du narcissisme » (Lasch 1979) qui va se traduire plus tard par la « Fatigue d'être soi » (Ehrenberg : 1999) va se déployer. Les individus vont être soucieux de leur liberté et de l'affirmation de celle-ci, quitte à vivre de plus en plus repliés sur eux-mêmes, sur des petits collectifs et dans une solitude profonde (E. Enriquez, 1998). Certes, beaucoup restent plus ou moins insérés dans des réseaux sociaux, mais ceux-ci deviennent de plus en plus lâches et peu exigeants et ils sont trop nombreux et trop différents pour former de repères solides. Ils n'offrent qu'un point commun mais d'importance : la pression à la conformité. Aussi ces individus qui se pensent libres sont, de fait, de plus en plus massifiés, conformes, enclin au « political correct » et inaptés en réalité à une pensée individuelle responsable (ce qui d'ailleurs avait été pressenti par Tocqueville). Ce qui ne les empêche pas de croire qu'ils sont libres, qu'ils doivent faire attention que l'Etat- toujours conçu comme un Etat minimum _ n'empiète pas sur leur liberté et qu'ils doivent se protéger, par eux-mêmes, des autres. Ceci est particulièrement vrai aux USA. En ce qui concerne d'autres pays souvent les gens doivent compter sur eux-mêmes car l'Etat est devenu un Etat minimum, peu sensible aux problèmes et aux souffrances des individus. Ils se croient maîtres de leur propre destin, ils voient grandir en eux-mêmes un « ego grandiose » (O. Kernberg, 1979), ils se considèrent comme le bien le plus précieux. Comme chacun est pris dans la même fantasmatisation, ils est toujours prêt d'une part à se sentir victime des autres, à se plaindre, à devenir « l'homme du ressentiment » évoqué par Nietzsche (1887) et Scheler (1921) d'autre part à vouloir ce que possèdent les autres et au besoin à exercer sa maîtrise sur autrui. Le sentiment de

victimisation et le développement de l'envie_ la fameuse rivalité mimétique de R. Girard (1968) _ vont donc de paire. D'où la croissance d'une paranoïa sociale parfaitement normalisée et intégrée. Et cela est d'autant plus que l'individu libre_ et qui se veut l'égal à l'autre (Freud : 1921) ne supporte plus la souffrance inhérente à tout être humain. Il se veut lisse, sans intériorité dérangeants, sans conflit et aussi sans culture (car la culture pointe dans tout homme des contradiction¹. Il est prit dans` l'obsession de la plénitude` (E. Enriques : 1967) ce qui l'amene à vouloir `jouir sans entrave` et à passer d'une économie psychique organisée par le refoulement à une économie organisée par l'exhibition de la jouissance` (C. Melman : 2002).

B - De la jouissance à l'agôn et au meurtre.

Tout homme est donc convié à la jouissance de tous les instants. Il ne s'agit pas, dans ce cas, de goûter chaque moment avec ferveur comment le recommandait A. Gide dans les « Nourritures terrestres » (Gide, 1899) ou comme le disait V. de Morais « vivre chaque moment comme s'il était éternel ». Cet hédonisme éclairé n'est plus de mise. Ce qui est en jeu c'est une vie, éloignée de l'autre qui pourrait vouloir ce qu'on possède, et où aucun souci n'a le droit de pénétrer. C'est une vie centrée sur l'éphémère et qui ne laisse plus sa place au temps et au différé (au projet, à l'anticipation de l'avenir, où on veut tout, tout de suite, à l'instar des enfants. On ne supporte plus aucun délai entre son désir et la volonté de le réaliser. On se veut, sinon tout puissant (cela arrive néanmoins), du moins très puissant. Les individus ne se rendent pas compte du piège dans lesquels ils sont en train de tomber : se vouloir trop puissant est succomber aux exigences du moi idéal (en niant tout idéal du moi) qui n'est si contraignant que parce qu'il repose sur le sentiment inconscient d'impuissance. L'homme contemporain en voulant montrer sa force, sa virilité, (Carreteiro :2003), son dynamisme, sa capacité de dominer et de maîtriser les choses et les autres ne fait qu'avouer son incapacité à devenir un adulte (ayant su garder les points positifs de l'enfance ; la spontanéité, l'aptitude à jouer, l'inventivité) responsable.

¹ - Ce point est bien souligné par M. Moore dans son dernier livre « Stupid White man » Uma nacao de

Autrement dit l'homme soit disant adulte contemporain vit dans un état d'involution. (Freud : 1921) demeure un enfant rageur, qui a peur qu'on lui casse ses jouets, qui réclame les jouets des autres et le droit au bonheur perpétuel. Il a gardé plusieurs des points négatifs de l'enfance : l'impossibilité de se mettre en cause et le refus de la catégorie du différé.

On comprend mieux alors pourquoi dans une « société du spectacle » (Debord :1974) de « l'insignifiance » (Castoriadis, 1996) ou les valeurs collectives (mis à part le patriotisme ou le chauvinisme le plus sommaire qui se traduit par le « narcissisme des petites différences » (Freud : 1930) se sont délitées. Les hommes enfants vont vouloir prouver leurs capacités en exerçant de la violence sur les autres. N'oublions pas une phrase souvent répétée et attribuée à Freud « l'enfer serait le monde livré aux enfants de quatre ans » (ceux qui n'étaient pas passés par le défilé de la castration) ou le livre de M. Golding « Sa majesté des mouches » ou on voit les catastrophes d'une société où seuls les enfants existaient qui nous montrent que les enfants (pris dans le délire du moi idéal) sont incapables de nouer des rapports sociaux de réciprocité et sont prêts à envisager la liquidation des autres.

Ici se fait la jonction avec le film de M. Moore. Car celui-ci nous montre la société américaine (où règne la solitude, l'inculture, le désir effréné de liberté et l'envie) comme une société où règne la peur de l'autre. Chacun a peur pour sa vie, ses propriétés et ne fait confiance qu'à lui-même pour se défendre. D'où le goût immodéré pour la possession et la manipulation des armes à feu de tout genre. L'arme est supposée protéger le citoyen américain qui, souvent, la porte sur lui. Tel est d'ailleurs le message indéfiniment répété par la N.R.A. (National Rifle Association) et par son ancien président- écarté maintenant de ses fonctions car il souffre de la maladie d'Alzheimer- qui joue un grand rôle dans le film- le très populaire acteur Charlton Heston, l'incarnation du héros, sans peur et sans reproche, depuis qu'il a été, dans le film du même nom, Ben-Hur. Il est d'ailleurs intéressant de noter que chaque fois qu'un incident grave se passe _ comme à Columbine ou un adolescent a tué une dizaine de ses camarades de classe _ Charlton Heston se précipite

pour haranguer les membres de la N.R.A. et pour exalter la possession et le port de l'arme, Comme s'il venait pour nier ce qui vient de se passer. Il utilise dans ses discours aussi bien la dénégation (exemple type : je ne suis pas raciste) en disant que sa présence n'est pas liée l'événement que le désaveu (exemple type : je sais bien mais quand même...) en montrant qu'il sait bien ce qui s'est passé mais que, malgré tout, les hommes doivent rester armés, car c'est le seul véritable gage de leur liberté. En procédant ainsi, il calme la culpabilité qui pourrait naître chez ses auditeurs et il leur redonne la foi qu'ils ont dans leur force et en eux-mêmes. Il remplit ainsi une fonction de pouvoir. Le pouvoir ayant toujours, en dernière instance, la fonction d'exorciser les angoisses et la peur (Balandier : 1980). Charlston Heston peut le faire, car il ne se substitue pas au gouvernement, dans la mesure ou il énonce ce qu'un gouvernement pourrait proclamer mais qui est inutile, dans ce cas, car la constitution américaine permet à chacun, libre et responsable de ses actes d'être en mesure de se défendre soi-même. Son discours est donc totalement compatible avec l'idéal héroïque qui gît dans chaque américain et qu'il incite à jouer, dans la vie réelle, pour beaucoup d'entre eux un rôle de cow boy. D'ailleurs lorsque Charlston Heston sera interviewé par M. Moore il ne pourra que répéter ce qu'il dit habituellement : chaque américain a le droit de se défendre en ajoutant, quand même une phrase qui fait symptôme. Il avance que chaque américain doit conserver la société dans le même état de propreté morale que celle de ces ancêtres blancs lui ont légués. Ainsi en filigrane de son discours, on peut lire une attitude résolument raciste : la bonne Amérique est l'Amérique blanche et elle doit pouvoir se défendre contre la violence perpétrée par les Noirs et les autres métèques.

On voit bien ainsi le mécanisme de déculpabilisation et de projection mis en jeu dans un tel discours. L'américain blanc est un être pur, qui ne demande qu' à vivre pacifiquement avec les voisins. Ce sont les autres qui représentent la souillure (Douglas, 1971), l'abject (Kristeva, 1980) et qui mettent en danger la société blanche, fondée par les puritains, proche de Dieu. Tout le mauvais, le démoniaque est projeté vers le dehors, qui ne mérite que la haine.

Il y a pourtant un accroc qui déchire son discours. C'est que le meurtre en série _ tel celui de Columbine_ a été commis par un blanc contre d'autres

blancs. On sait bien hélas, qu'il n'est pas pire aveugle que celui qui ne veut pas voir ce qui est sous son nez. Aussi, malgré ce type d'événement, les ventes d'armes vont-elles continuer.

C - Fétichisation des armes et disparitions de la solidarité

Les armes sont, à l'évidence, pour tout le monde, un symbole viril, de la force et de la violence. Mais dans la société américaine (et sans doute dans d'autres sociétés actuellement) elles ont acquis un nouveau statut : celle de fétiche. Or qu'est ce qu'est un fétiche, sinon un objet adoré, sacralisé qui procure une jouissance extraordinaire, qui vient combler un manque et qui rassure l'individu sur son pouvoir en lui masquant son impuissance et sa « petitesse ». Le fétiche vient donc à la place de l'idéal, de la prise de conscience, de la volonté. C'est le fétiche qui décide ou plus exactement c'est l'amour qui lui est apporté qui devient le seul (ou le principal) amour. L'amour du semblable lointain a disparu. Subsiste l'amour de l'arme. Aussi celle-ci sera-t-elle surinvestie, choyée, nettoyée, admirée, montrée aux amis. Elle sera employée dans des concours de tirs, extrêmement nombreux aux USA. Le bon tireur devient alors un homme fort, en qui on peut avoir confiance car lui-même ne fait confiance qu'en cette arme que les autres tireurs vénèrent également et, en définitif, le prototype du bon américain. Nombreux sont les américains _ et Moore le montre bien dans son film _ qui possèdent plusieurs armes. Certains se sont constitués un petit arsenal particulier choyé et qui ne demande qu'à servir.

Le possible tueur prend forme : un individu dans la solitude, croyant à sa liberté ; voulant assouvir immédiatement sa jouissance, sur de ses droits n'aimant que rarement quelques semblables. Ayant peur et les jalosant du fait de son impuissance réelle (même s'il essaye de la masquer) et aimant de façon démesurée les armes, qui sont les seuls instruments qui lui obéissent absolument. Certes toutes les personnes présentant une telle configuration ne se mettent pas à tuer leur prochain. Il y a toujours une différence entre la puissance et l'acte. Il faut donc rechercher les événements spécifiques qui ont jalonné l'histoire de vie (ici considérée aussi comme l'histoire sociale) des sujets qui ont façonné leur subjectivité, ainsi que ce que Redl appelait

« élément imitateur » (Redl : 1966). Mais le cadre général est posé et nous savons tous que lorsque un cadre existe, il ne demande qu'à être rempli.

Un tel cadre n'existe pas dans un autre type de société, où l'individualisme et la jouissance, et la peur de l'autre (réduit à un ennemi ou à un suspect) n'occupent pas la même place. Et M. Moore en fait la démonstration en allant analyser la société canadienne.

Les Canadiens ont le même goût pour les armes que les Américains, ils possèdent même plus d'armes qu'eux. Et pourtant (sauf exception comme cela existe dans toute société) ils n'en font pas usage les uns contre les autres. Ils ne s'en servent que pour la chasse. Pourquoi ? Pour qu'ils n'ont pas peur les uns des autres, parce que s'ils n'ont pas à défendre la race blanche et parce que leur constitution (qui suit les principes de la constitution anglaise) n'établit pas d'équivalence entre liberté et port d'armes.

M. Moore en fait une démonstration remarquable. Il constate, en essayant d'entrer dans les maisons que les Canadiens ne ferment pas leurs portes (même lorsqu'ils ont déjà été cambriolés). Ils n'ont pas peur les uns des autres. L'autre est vu comme un semblable avec qui on peut vivre et non pas comme un ennemi à redouter. Ils n'ont pas le sentiment de devoir maintenir les privilèges des blancs. De plus contrairement aux USA où les médias ont tendance à ne montrer que la violence (en témoignant non seulement les relations des violences quotidiennes, mais également les documentaires et des films à gros budget et à succès – films policiers, films d'horreur- qui ne peuvent que développer une paranoïa généralisée, les médias canadiens parlent de la protection sociale, des pauvres, des exclus, de la nécessité de solidarité et de la cohésion sociale. Toutes choses extraordinaires s'exclame M. Moore qui dit n'avoir jamais entendu cela dans les médias américains. Les Américains sont pris dans la névrose de compétition et de la crainte de l'autre. Ce qui n'est pas le cas des Canadiens qui n'aspirent qu'à une vie calme et qui aiment le consensus (Sevigny, 1963) La configuration (le cadre) canadien, n'est pas propice à l'exaltation de la violence.

D- Fin ou renouveau de la solidarité

Pourtant et c'est l'intérêt du regard porté par M. Moore sur sa société ; toute solidarité malgré tout n'a pas disparu dans la société américaine. Ce qui pouvait être soupçonné car il est prouvé depuis longtemps, que lorsqu'une forme se développe, une contre-forme apparaît, qu'une société sans résistance n'existe pas.

M. Moore, pur produit de la société américaine, dans son embonpoint, et dans ses vêtements, en est l'exemple vivant. Il ne supporte pas l'évolution actuelle et il essaye de la combattre, en faisant des films et des livres qui ont un énorme succès aux USA et de plus en plus dans le monde entier. Bien plus, il pratique sur le terrain, une forme d'intervention très provocatrice, semblable à celle mis au point dans le temps par Saul Alinsky, en poussant Charlston Heston, dans le film, dans ses retranchements à tel point que celui-ci est obligé de fuir la conversation et surtout en obtenant, avec l'appui de nombreuses personnes et d'handicapés d'obliger une société à ne plus produire ni commercialiser certaines munitions. Il montre donc que la société américaine n'est pas monolithique, n'est pas complètement paranoïaque (peur d'autrui, sentiment d'être victime et volonté de se faire justice) et perverse (désir de jouissance dans l'immédiat, montée de la psychologisation et d'instrumentalisation et négation des autres) et que certaines forces subversives existent et qu'une autre forme de société est concevable.

Sa leçon remarquable, peut être méditée également par d'autres sociétés. M. Moore montre qu'une telle évolution n'est pas irréversible et que si chacun essaie de sortir de la masse, de résister et de lutter, elle peut être endiguée. Certes, il faudrait plus d'acteurs sociaux conscients des conséquences possibles de leurs actions, pour rendre les sociétés plus vivables. Il faudrait surtout que le capitalisme financier et que la mondialisation et la marchandisation généralisée puissent être freinés par des forces sociales ayant des projets alternatifs viables. Le changement du monde n'est pas pour demain. M. Moore nous montre néanmoins que chacun peut et doit y œuvrer.

BIBLIOGRAPHIE

- BALANDIER, G (1980) – Le pouvoir sur scènes, Ballard, Paris
- CARRETEIRO, T.C. (2003 – « Le corps sur investi : pathologie narcissique contemporaine ? », Actes du colloque L'individu hyper moderne, vol.2. pp-213-222.
- CASTORIADIS, C (1996) – La montée de l'insignifiance, Seuil, Paris.
- DEBORD, G. (1994) – La société du spectacle, Gallimard, Paris
- DOUGLAS, M (1971) – De la souillure. Maspero, Paris.
- EHRENBERG, A (1998) – La fatigue d'être soi, Odile Jacob, Paris.
- ENRIQUEZ, E. (1967) – "La notion de pouvoir de pouvoir" reproduit dans "Les figures du Maître" (1991). Arcantere, Paris.
- ENRIQUEZ, E. (1998) – "De la solitude imposée à la solitude solidaire". Topique. L'Esprit du Temps, Paris
- FREUD, S. (1921) – Psychologie des masses et analyse du moi » in Essais de psychanalyse. (1979). Payot, Paris.
- FREUD, S. (1930) – Malaise dans la civilisation. 1971, PU, Paris.
- GIRARD, R. (1968) – La violence et le sacré, Grasset , Paris.
- GIDE, A. (1899) – Les nourritures terrestres, Gallimard, Paris .
- GOLDING, M. (1971) –Sa majesté les monches. Gallimard, Paris.
- HORNEY, K. (1932) – The neurotic personality of our time, New York.
- KERNBERG, O. (1979) – La personnalité narcissique, Privat, Paris.
- KRISTEVA, J. (1980) – Pouvoir de l'horreur, Seuil, Paris.
- LASCH, C. (1979) – The culture of narcissism, New York. Norton and company.
- MELMAN, C. (2002) – L'homme sans gravité, Denoel, Paris.
- MOORE, M. (2002) – Tiros em Colombine. Filme.
- MOORE, M. (2003) – Uma nação de idiotas, W11, ed Ltda, São Paulo
- NIETZSCHE, F. (1887) – La généalogie de la morale. 1970, Gallimard, Paris.
- REDL, F. (1966) – "Emotions de groupe et leadership" in Levy. A. Textes fondamentaux de psychologie sociale.
- SCHELER, M. (1921) – L'homme du ressentiment. Gallimard, Paris.
- SEVIGNY, R. (1963) – Le Québec en héritage,. Ed. St. Martini, Québec.
- TOCQUEVILLE, DC. A. (1835-1840) – De la démocratie en Amérique, 1971, Gallimard, Paris,.